

Au fond, c'est la politique de tous les peuples, de tous les gouvernements. La France s'est alliée à la Russie, parce qu'elle avait un intérêt vital à faire contrepoids à la Triple Alliance. L'Italie s'est détachée de la Triple Alliance parce qu'elle a intérêt à s'emparer du Trient, à étendre son emprise sur l'Adriatique, à fortifier ses conquêtes nouvelles sur le Turc en s'appuyant sur les nations qui, après avoir pendant un demi-siècle tenu debout l'homme malade, ont aujourd'hui intérêt à le laisser mourir.

Grâce à son isolement insulaire, à ses fortes traditions qui ont résisté jusqu'ici à l'action délétère du parlementarisme, grâce surtout à l'admirable esprit public de ses classes dirigeantes, l'Angleterre a pratiqué cette politique de l'égoïsme national avec plus de vigueur et de succès que toute autre nation.

C'est pourquoi j'écrivais, le 8 septembre, avant de commencer la publication de ces articles :

"Notre patriotisme bruyant, enfantin et, somme toute, peu producteur d'action, y gagnerait beaucoup à profiter de l'exemple de magnifique "égoïsme" que lui enseigne toute l'histoire de la politique anglaise, dont nos loyalistes parlent tant mais qu'ils semblent si peu comprendre."

Cette politique vraiment nationale, nul ne l'a énoncée avec plus de franchise et pratiquée avec plus d'ampleur et de succès que l'homme d'Etat supérieur qui dirige depuis quelques années les relations étrangères de la Grande-Bretagne.

Fidèle à la vraie tradition anglaise, sir Edward Grey a fait sortir son pays de "l'isolement splendide" et fallacieux où l'avaient entraîné les Little Englanders et les ultra-jingos. D'autre part, il a évité le péril où l'auraient conduit les impérialistes militants et militaristes, le piège des alliances précises et encombrantes.

Il ne s'est jamais lié les mains. Il n'a conclu que des ententes conditionnelles. Il s'est rapproché de la Russie sans rompre avec le Japon; il a fait l'entente cordiale avec la France tout en poursuivant le rapprochement vers l'Allemagne. Encore aujourd'hui, alors que les circonstances, plus fortes que sa volonté, le forcent à rompre avec l'Allemagne, il ne néglige aucun soin pour rétablir les ponts, dès la guerre finie.

Il m'a paru d'un puissant intérêt d'actualité et de permanence de fixer un instant l'attention du peuple canadien sur la manoeuvre habile et surtout ferme et tenace de cet homme d'Etat remarquable, durant le prologue de la tragédie européenne.

* * *

Cette simple et loyale tentative de jeter un peu de lumière dans le chaos des insanités qui se débitent au Canada sur les causes de la guerre et les motifs de l'intervention de l'Angleterre, m'a valu une bordée d'injures, de menaces, de dénonciations, et aussi quelques observations moins affolées.

Aucune de ces explosions de préjugés, de ces expressions d'opinion n'a revêtu le caractère d'une vraie critique. Elles peuvent toutes se ramener à trois catégories: "Calomnies, insultes à la mère-patrie!" —